

MARIA MOOG-GRÜNEWALD  
La critique des œuvres de Madame de Staël  
dans la *Correspondance littéraire* de Meister

Le Groupe de Coppet a toujours provoqué l'intérêt de la critique. Les œuvres de Mme de Staël, de Benjamin Constant, Simonde de Sismondi et d'autres écrivains furent suivies, pour ne pas dire poursuivies avec beaucoup d'attention et ce jusqu'à la censure même. Il n'est donc pas étonnant que la très célèbre *Correspondance littéraire*, ce journal du XVIII<sup>e</sup> siècle, écrit à la main, ait commenté et jugé les œuvres des auteurs cités plus haut, et il pourrait paraître superflu de s'occuper de ces chroniques si elles ne se différenciaient du journalisme parisien de l'époque par deux caractéristiques : la première, c'est qu'elles n'étaient pas soumises à la censure et donc à aucune forme de contrainte politique ; elles présentaient des critiques tout compte fait bienveillantes, ce qui signifie qu'elles jetaient un regard juste sur les œuvres du Groupe de Coppet, en particulier sur celles de Mme de Staël. Et la seconde est qu'elles ne sont toujours pas publiées<sup>1</sup> et donc qu'elles sont peu prises en considération par la recherche. Pour saisir la juste mesure de ces commentaires sur les œuvres dominantes de Mme de Staël – auxquelles je me bornerai – il est important de donner quelques détails sur la *Correspondance littéraire* elle-même, sur son deuxième rédacteur Jacques Henri Meister et sur les relations de celui-ci avec Mme de Staël.

La *Correspondance littéraire* parut de 1753 à 1813. Melchior Grimm en fut le rédacteur jusqu'en 1773 et Meister pendant les quarante autres années. Ce qui donne à la *Correspondance littéraire* sa valeur exceptionnelle, c'est qu'elle fut envoyée exclusivement à une douzaine de souverains et de princes européens éclairés, le nombre des abonnés variant selon les années. Parmi les destinataires de ces pages se trouvaient Louise-Dorothee de Saxe-Gotha, le prince Auguste de Saxe-Gotha (dont l'exemplaire de la *Correspondance littéraire* fut lu également par Goethe, Schiller, Herder et d'autres), Alexandre, margrave d'Anspach, Catherine II, impératrice de

<sup>1</sup> A l'exception du compte rendu de *Delphine* : Jeanne Carriat : *Delphine lue par Meister*, in : *Cahiers staëliens* 26–27 (1979), p. 121–133. – Pour les textes non publiés je me réfère à la copie la plus complète de la *Correspondance littéraire* qui est actuellement conservée à Gotha, Bibliothèque Schloss Friedenstein sous la cote Chart. B 1138 a-z (25 volumes) ; les sigles dans le texte renvoient aux

Russie, Louise-Ulrique, reine de Suède, les princes de Prusse Auguste-Guillaume et Henri, pendant quelques années Frédéric II, roi de Prusse, puis Chrétien IV, duc des Deux-Ponts, Stanislas Poniatowski, roi de Pologne, Léopold II, grandduc de Toscane, puis empereur... Grimm, le fondateur de la *Correspondance littéraire*, n'a jamais révélé à ses abonnés ni le nombre ni le nom des autres abonnés. Les feuilles déjà très exclusives devaient garder absolument ce goût de privé, aussi les abonnés étaient-ils priés de rester discrets ; ce qui permit une franchise extrêmement grande dans la critique et fit la valeur de la *Correspondance littéraire* pour le lecteur d'alors qui avait ainsi une information non censurée sur les événements culturels et même, après 1790, politiques dans cette capitale européenne qu'était Paris.

Meister y arriva au printemps de 1766<sup>2</sup> – en tant que précepteur du fils de Germaine de Vermenoux, une jeune veuve d'à peine plus de trente-cinq ans, belle et intelligente ; il succédait alors à Suzanne Curchod qui venait d'épouser un certain Necker, celui qui deviendrait ministre des Finances sous Louis XVI. C'est par Mme de Vermenoux qui devint la marraine de la petite Germaine, future Mme de Staël, que le jeune Meister – il avait alors vingt-deux ans – eut ses entrées chez les Necker et surtout dans le salon de Mme Necker qui pouvait s'enorgueillir de réunir à la fin des années soixante les esprits les plus brillants parmi les philosophes : Suard, dont l'influence en tant que publiciste et critique ne cessait de croître, ensuite Marmontel, les abbés Raynal, Galiani et Morellet, tous les quatre philosophes et avocats des lumières, et Melchior Grimm, alors rédacteur de la *Correspondance littéraire*, le poète Thomas, oublié aujourd'hui, mais que l'on tenait à l'époque pour l'égal d'un Young, et enfin Diderot qui n'avait pas résisté aux efforts répétés de Mme Necker.

C'est donc là, dans le salon de Mme Necker, que Meister connut non seulement les personnalités énumérées ci-dessus, mais d'autres encore tout aussi importantes pour sa carrière littéraire. C'est là aussi qu'il put suivre dès ses débuts le développement intellectuel de la petite Germaine. Les relations entre cet homme plus âgé, plus expérimenté, plus réfléchi, d'une vaste culture littéraire et cette jeune fille d'une très grande maturité d'esprit, toujours prête à s'enflammer et à s'abandonner aux velléités de l'instant, ces relations étaient plus que celles d'un père et de son enfant ; on pourrait aller jusqu'à dire que Meister a été le tuteur intellectuel et spirituel de Germaine. Une comparaison des principaux écrits de Meister avec ceux de Mme de Staël montrerait que les pensées et les positions les plus importantes de Meister, que ce soit politiques, éthiques ou esthétiques se retrouvent chez Mme de Staël ; comme elle, il soutient les idées d'un rationalisme éclairé pour lequel la lutte contre le dogmatisme religieux ne signifie pas athéisme, le combat contre l'arbitraire politique n'est pas révolution radicale, l'esthétique de l'imagination n'est pas du subjectivisme du génie autonome, pour lequel en somme politique, esthétique et éthique intention-

nellement et peut-être pour la dernière fois se correspondent. Bien évidemment les écrits de Meister n'avaient pas cette force de la langue et cette audace de la pensée dans ses associations qui sont la caractéristique des œuvres de Mme de Staël ; mais ils sont néanmoins sans grandes erreurs et évitent toute systématisation. Meister reste réaliste, Mme de Staël, au contraire, et surtout depuis les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas toujours à l'abri d'un aveuglement idéologique. Meister ne craint pas de dénoncer de telles prétentions – pourtant reste-t-il toute compréhension, toute admiration pour les dons extraordinaires intellectuels comme poétiques de sa jeune amie. Surtout on ne trouve pas chez lui cette rancune caractéristique de la plupart des critiques des grands journaux parisiens pendant la période napoléonienne. C'est pourquoi les articles sur Mme de Staël, les comptes rendus de ses livres représentent un correctif important par rapport à la presse officielle. Il est certain que sa critique très positive des œuvres de Mme de Staël, sa présentation bienveillante, voire admirative de sa personne permirent à la dame de Coppet d'être reçue avec grand intérêt à Francfort, à Weimar et à Berlin. C'est donc à partir de 1805 que la *Correspondance littéraire* ne cesse de commenter ses projets, ses voyages, ses difficultés dans l'édition de ses œuvres, jusqu'à sa vie privée et les scandales qu'elle déclenche. Dans la sixième livraison de l'année 1805, dans un passage intitulé «Lettre de Paris», on retrouve les réactions amusées ou ironiques que provoquèrent les louanges écrites par Necker sur sa fille (VI.1805 [w 41v°–42r°]). Le portrait de son père par Mme de Staël sera jugé de la même façon par les critiques de l'époque (VIII.1805 [w 53r°55v°]), ce qui poussera Meister à parler de la malice voire de la méchanceté d'un *Journal de Débats*, d'un *Journal de Paris* ou d'un *Mercure*. Lui-même défend le texte inspiré – dit-il – par un amour filial tendre et affectueux, puis par une profonde tristesse devant la perte de cette personne aimée par-dessus tout – et cite de longs passages de cette biographie staélienne qui lui permettent de rappeler les rares mérites de cet homme de l'Ancien Régime, un homme qu'il admirait lui-même passionnément et dont il commenta surtout dans les années 1770 et 1780 les destinées politiques tumultueuses pour les lecteurs de la *Correspondance littéraire*<sup>3</sup>. Pour en revenir aux *Nouvelles* rédigées dans le style des «faits divers», la *Correspondance littéraire* parla des disputes entre Mme de Staël et Mme de Genlis (XI.1807 [w 249r°] ; I.1808 [x 6v°–7r°]), du merveilleux été de l'année 1807 passé à Coppet avec d'innombrables amis, parmi lesquels Mme Récamier et le prince Auguste de Prusse (XIX.1807 [w 312v°]) ; de l'essai du fils, Auguste, d'obtenir la grâce de sa mère au cours d'une entrevue avec Napoléon à Chambéry (I.1808 [x 6v°–7r°]) ; de la courte étape à Munich sur le chemin de Vienne pendant l'hiver de 1808 (*ibid.*) ; de tous ces voyages sur les voies aventureuses de l'exil qui la conduisirent à travers l'Europe de Vienne à Saint-Petersbourg et de Stockholm en Angleterre en 1813 (p.e. XII.1811 [y 270r°–271r°] ; XV.1812 [z 106r°–107r°] ; XX.1812 [z 141v°] ; XIII.1813 [z 244r°–v°] ; XIV.1813 [z 250v°] ; XVIII.1813 [z 275v°–276r°]). La *Correspondance littéraire* men-

<sup>2</sup> Pour la biographie de Meister voir Maria Moog-Grünewald, *Jakob Heinrich Meister et la «Correspondance littéraire» – ein Beitrag zur Aufklärung in Europa*, Berlin/New York 1989, p. 23–40 ; Yvonne

tionne l'intérêt du public pour le portrait de Mme de Staël par Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun, une Mme de Staël «en Sibylle ou, si vous voulez en Corinne» (XIV.1808 [x 104v°–105r°]); elle colporte la rumeur sur le mariage à Stockholm de Mme de Staël avec un certain John Rocca (VII.1813 [z 19v°]); elle annonce aussi la mort de son fils Albert en duel dans le nord de l'Allemagne (XIV.1813 [z 250v°]). Les nouvelles qui se distinguent pour la plupart par leur longueur et par leur abondance de détails, sont pourtant centrées sur des événements d'un intérêt anecdotique – par exemple l'histoire d'amour du jeune Albert de Staël (III.1812 [z 19r°]) – ou d'un très grand intérêt politique – comme la relation sur la douzaine de lettres que Mme de Staël à partir de Stockholm envoya par un messenger suédois à M. de Sabran à Paris, ces lettres furent détournées et lues avant d'être données à M. de Sabran, le même sort fut réservé aux réponses de M. de Sabran, ce qui lui valut à lui d'être emprisonné à Vincennes sur ordre du ministre de la police (VIII.1813 [z 56v°–57r°]). Un article de Genève de l'année 1809 (XXI.1809 [x 325r°–v°]) annonce qu'à Coppet la nouvelle tragédie de Zacharias Werner, *Le vingt-quatre février*, a été jouée par Mme Werner elle-même, A. W. Schlegel et une Mlle Zanner de Berlin<sup>4</sup>. Suit un article tiré du *Journal de Lyon* du 29 juillet 1809, qui n'est pas sans malignité et pourtant très juste dans sa peinture de Mme de Staël et de son clan. Meister l'insère dans ses «feuilles» pour bien montrer à ses lecteurs «avec quel acharnement la calomnie et la haine ne cessent de poursuivre cette femme si justement célèbre mais que l'extrême bonté de son caractère aurait bien dû défendre contre l'envie que ne pouvaient manquer d'exciter et la supériorité de son esprit et le bonheur de ses premières destinées». Et pour réhabiliter en quelque sorte la dignité de sa personnalité intellectuelle, ses talents de dramaturge et d'actrice, il ajoute un «extrait de la lettre d'un voyageur du 10 novembre 1808» (XX.1808 [x 145v°–146r°]). Ces lignes sont un chef-d'œuvre de raffinement, car elles contiennent à la fois les préjugés à l'encontre de Mme de Staël et leur désaveu par la seule description de sa personne. Puissent ces exemples suffire à montrer quel était l'intérêt porté à Mme de Staël, intérêt dépassé peut-être seulement par celui porté à Napoléon. Quoiqu'il en soit, si la vie de Mme de Staël n'avait pas été aussi épiée et commentée, il suffirait de renvoyer à la *Correspondance littéraire* et l'on y trouverait une mine de détails privés et publics.

Mais plus importante que la présence de 'la femme' est la présence de l'œuvre'. La *Correspondance* témoigne de toutes les grandes et petites œuvres de Mme de Staël par de larges extraits avant la mise en impression et après, par de longs commentaires, par des jugements d'autres critiques, par des informations sur l'influence de son œuvre.

<sup>4</sup> C'est une double erreur. Il n'y a pas de Mme Werner, et l'actrice du seul rôle féminin s'appellait Mlle Zeuner. Voir Norman King, «Coppet en 1809–1810», *Cahiers staëliens*, 24, 1978, pp. 37–62, surtout

Le récit intitulé *La Folle de la forêt de Sénart* paraît dans la *Correspondance littéraire* en tant qu'exemple de ce qui fut à la mode des années 80 à savoir «la peinture d'un sentiment exalté jusqu'à la folie»<sup>5</sup>. Les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*, essai publié à vingt exemplaires et par là même presque 'privé', furent retranscrites par extrait dans la *Correspondance*<sup>6</sup>, de même que la tragédie *Jane Grey*, publiée en 1790 dans un petit tirage, mais recopiée en grande partie par Meister pour ses abonnés<sup>7</sup>.

Parlons maintenant des textes de la *Correspondance littéraire* jusqu'alors non publiés : dans le sixième envoi de l'année 1795 on trouve un compte rendu des *Réflexions sur la paix* publiées sans nom d'auteur ; dans une note au bas de la page Meister indique Mme de Staël comme auteur. Cette petite œuvre est présentée brièvement sans aucun extrait ; le commentaire reste cryptique et en somme très réservé malgré une certaine appréciation de la position politique et une certaine admiration pour l'engagement émotionnel de l'auteur. Cela tient au scepticisme fondamental de Meister en ce qui regarde le régime républicain, un scepticisme conforté par l'œuvre de d'Ivernois intitulé *Réflexions sur la guerre, en réponse aux Réflexions sur la paix* et auquel il avait donné corps par sa propre œuvre *Des premiers principes du système social, appliqués à la révolution actuelle*<sup>8</sup>. Il semble que Mme de Staël, malgré ses espoirs dans un gouvernement républicain, se soit une fois de plus laissée influencer par le pacifisme de Meister. Celui-ci, dans ses *Conversations patriotiques*, avait fait dire à l'Anglais Milord Backward parlant à un interlocuteur français, un certain Feuillant<sup>9</sup> : «J'estime la Nation dont la mienne est rivale, et j'aimerais plus que jamais ma patrie, si toute rivale qu'elle est de la vôtre, sa méditation pouvait prévenir une guerre qui, après avoir ruiné pour long-tems la France, menacerait non-seulement tous les Gouvernemens de l'Europe, mais jusqu'aux principes mêmes de la civilisation, qui en a fait depuis tant de siècles la gloire et la prospérité.» C'est justement le sens du message envoyé par Mme de Staël à Mr. Pitt.

Dans la suite des envois de la *Correspondance* on trouve dans le troisième envoi de l'année 1795 un compte rendu du *Recueil de morceaux détachés* (XIII.17795 [s 330v°–332r°]), dont Meister avait déjà dans le quatrième envoi de la même année publié un morceau *in extenso*, *l'Épître au malheur* (IV.1795 [s 264v°–267v°]). Dans sa présentation du recueil complet il étudie de plus près *l'Essai sur les fictions* : il en tire les idées principales, en donne des extraits et formule quelques objections sur les partialités esthétiques et sur les restrictions morales, objections qui sont caractéristiques de l'esprit conservateur de Meister. Car ce n'est un paradoxe qu'apparem-

<sup>5</sup> *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister etc.*, éd. Tourneux, 16 vols., Paris 1877–1882, XIV 392 (= Juin 1786).

<sup>6</sup> *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, XV 375–382 (= Janv. 1789).

<sup>7</sup> Gotha, Bibliothèque Schloss Friedenstein, Chart. B 1280 : 149r°–156v° (= X.1790).

<sup>8</sup> Nice/Paris, Guerbart 1790 ; 2<sup>de</sup> éd., Paris, Guerbart 1791.

<sup>9</sup> *Conversations patriotiques*. Nouvelle éd. – *Nouveaux dialogues des morts*. – *Idées de William Backward sur l'opinion*, Paris, Guerbart s.d. (1792), p. 121. – Première éd. sous le titre : *Conversations patriotiques d'un*

ment : Meister, bien que conservateur, est dans les domaines esthétique et morale de loin plus libéral que la républicaine Germaine. C'est ce conservatisme libéral qui assure aux œuvres de Mme de Staël une critique qui jusqu'à présent n'a rien perdu de sa validité. En sont témoins les commentaires de Meister sur *Delphine* et *Corinne*. Contrairement à ses habitudes Meister ne recopie pas de longs passages de *Delphine* : « Nous nous garderons d'exposer avec plus de détail la fable du roman ; l'analyse que nous pourrions en donner risquerait de paraître ou trop longue ou trop sèche, et de nuire ainsi, sous l'un ou l'autre rapport, à l'effet même de la lecture de l'ouvrage. » Apparemment il est impressionné par les peintures des mœurs : « (...) le grand intérêt de ce nouveau roman tient sans doute encore plus essentiellement au développement des caractères et des mœurs, à l'abondance des idées, à l'élévation et à la pureté des sentiments qu'il peint et qu'il inspire, à la chaleur et aux mouvemens passionnés du stile, plus simple et plus soigné peut-être que dans aucun autre ouvrage de l'auteur. »

La critique de Mme de Vandeuil que Meister, quelques mois plus tard, fait connaître à ses abonnés, est nettement plus réservée (IV.1803 [313r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>]).<sup>10</sup> Son jugement sur l'héroïne du roman pourrait s'appliquer à Mme de Staël elle-même : « Il me semble que je fuirais Delphine avec tout son fracas, avec toute la chaleur de son ame, avec toute la générosité de ses sentimens, avec tout le brillant de son esprit. » Mme de Vandeuil est sceptique devant les efforts de Delphine pour s'émanciper et le dénouement de l'histoire semble lui donner raison...

Par contre, le commentaire substantiel de Meister sur *Corinne*, conçu sous la forme d'une lettre à l'auteur, sait montrer la couleur originale de l'œuvre (XV.1807 [W280r<sup>o</sup>-280v<sup>o</sup>]). La combinaison heureuse d'un roman au sens traditionnel du terme et d'une relation de voyage donne naissance à un 'Sentimental Journey' à sa façon : « (...) ce qui le (à savoir le roman de *Corinne*) distingue éminemment de tout ce que vous aviez écrit jusqu'à présent, c'est la belle ordonnance de l'ensemble et de toutes les parties qui le composent, et dans une production d'un genre tout à fait neuf. *Corinne* est tout à la fois un des plus agréables voyages que je connaisse, et l'un des romans les plus touchans que j'aie jamais lus. Quelque hardie et quelque brillante qu'en soit la conception, quelque vifs et quelque séduisants qu'en soient les développemens le résultat n'en est que plus simple, plus sensible et plus moral. La combinaison du voyage et du roman est même si facile et si heureuse, que le voyage ne contribue guère moins à l'intérêt du roman, que le roman à l'intérêt du voyage. Il fallait imaginer une création aussi naturellement excentrique, aussi céleste que l'ame de *Corinne* pour peindre l'Italie d'après les impressions d'une telle ame avec tout l'enthousiasme et toute la chaleur que devait respirer un pareil tableau (...). » Meister est plein de louanges pour la peinture fine et convaincante des caractères nationaux et individuels ; il met en relief la « justesse de (vos) observations, l'extrême fidélité de (vos) pinceaux » ainsi que la force de la langue et de l'imagination. Mme de Vandeuil,

de son côté (XV.1807 [280v<sup>o</sup>-281v<sup>o</sup>]), reconnaît la très grande érudition de l'auteur de *Corinne*, tout en éprouvant un sentiment de gêne devant la femme dont l'œuvre reflète le caractère : « Il me reste toujours un sentiment de peine pour l'auteur ; il me semble que son ame doit être un monde d'orages, ses impressions d'une nature sans cesse agitée. » Mme de Vandeuil constate une certaine incohérence dans les réactions des personnages, une certaine invraisemblance dans la peinture des caractères, une façon trop romanesque de développer l'intrigue, et pour tout dire une extravagance des personnages et de leurs actions. Elle estime que la Clarisse de Richardson possède une plus grande vraisemblance, qu'elle provoque pour cela chez le lecteur une plus grande 'sympathie' au sens propre du terme : « Il n'est (...) aucune femme qui réunisse toutes les perfections de Clarisse, mais elle est toujours de son sexe. » Alors que Mme de Vandeuil, dans sa critique bien fondée, ne vise certainement que la trame et la psychologie du roman staëlien, Meister va plus loin dans l'analyse de l'œuvre : il ne s'arrête pas à une lecture 'littérale', mais il lit le texte en tant que chiffre, voire 'allégorie' d'une utopie éthique et esthétique – bien que non réussie – et révèle aussi une rare intelligence des nouvelles tendances esthétiques et poétiques. On peut dire en résumé que la critique de Meister est favorable là où de nouvelles idées se font jour, où transparaît l'inhabituel ou l'extraordinaire ; qu'elle est réservée, voire réticente là où la multiplicité des formes est sacrifiée au rigorisme esthétique et éthique. On en trouve des exemples dans les prises de position sur *De l'influence des passions* et sur *De la littérature*.

Le commentaire sur *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* est la copie d'une lettre que Meister a envoyée à Mme de Staël (XVII.1796 [t113r<sup>o</sup>-114r<sup>o</sup>]). Il est en même temps un remerciement pour les quelques chapitres que Mme de Staël avait bien voulu donner à la *Correspondance littéraire* avant même l'impression de son œuvre. Dans une lettre du 8 juillet 1796, Mme de Staël avait écrit à Meister<sup>11</sup> : « Dans un mois, si vous vous souvenez encore de l'*Esprit de parti*, disposez-en ; il paraîtra dans deux ou trois semaines. » Et dans une autre du 22 septembre de la même année<sup>12</sup> : « Ce livre auquel vous voulez bien vous intéresser, je vous l'enverrai, si vous me dites que vous ne viendrez pas ici (...). » Meister commence par l'usuel et tout aussi sincère hommage à l'esprit, à la sensibilité et à l'originalité de l'auteur, qualités qu'il n'estime pas sans défauts puisqu'elles sont à l'origine d'« une trop grande profusion d'idées ». Mais le reproche essentiel va dans un autre sens : « (...) vous avez dit trop de mal des passions. » Et il résume : « On ne fait agir notre triste espèce humaine avec des idées ou des principes, qu'en passionnant, si j'ose m'exprimer ainsi, ces idées, ces principes, c'est-à-dire, en leur prêtant une partie du ressort des passions ; et c'est ce qu'on ne fait point, sans leur en donner aussi tous les inconvéniens et tout le danger. On agite, on tourmente, on dérange le

<sup>11</sup> *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, éd. Paul Usteri et Eugène Ritter, Paris 2<sup>e</sup> 1904 (1<sup>re</sup> 1903), p. 141.

monde, mais au fond on ne le change guères.» Meister, et il le montre déjà dans son œuvre *De la morale naturelle* parue en 1788, puis dans ses *Etudes sur l'homme*<sup>13</sup>, est un moraliste dans le sens propre du terme : il reconnaît les passions en tant que partie du physique comme du moral, il préconise même leurs activités : «Toutes les passions, écrit-il dans *De la morale naturelle*<sup>14</sup>, (...) sont autant de bienfaits de la nature ; c'est le principe du mouvement qui, dans le monde moral comme dans le monde physique, entretient la chaleur et la vie.» Cette lettre de Meister à Mme de Staël pourrait être considérée comme la somme de sa *Morale naturelle* grâce aussi à son charme malicieux : «Quand les passions n'auraient servi qu'à produire un aussi bel ouvrage que le vôtre, ce serait assez pour admirer le bonheur de leur influence.»

Dans la critique de *De la littérature* (XI.1800 [u 306r°–309r°]; XII.1800 [u 313r°315v°]; XIV.1800 [u 325r°–328v°]) Meister – de nouveau – se révèle adversaire de toute systématisation, de toute vue abstraite, voire téléologique, sur une réalité complexe historique ou individuelle. Il est intéressant de voir que Meister ne rapproche pas *De la littérature* de la théorie des climats de Montesquieu comme le firent beaucoup de lecteurs de l'époque –, mais qu'il en a reconnu le caractère téléologique. Meister – en moraliste – est sceptique en face de la réduction d'un système complexe, en face de l'esquisse d'une perfectibilité toujours croissante de l'esprit humain et, par conséquent, d'une perfection des arts et des lettres. En présentant cette œuvre majeure, Meister n'oublie pas de faire voir les paradoxes et les apories d'une histoire littéraire qui veut forcément prouver les progrès de la philosophie, de la politique et de la littérature et leurs interactions. Il ne peut pas consentir à la thèse de Mme de Staël, à savoir que les poètes grecs ne connurent ni des «réflexions approfondies de l'esprit» ni «véritable sensibilité». Contre ces thèses, il avance «toutes les belles scènes d'Euripide et de Sophocle», les «douleurs d'Antigone et d'Electre», le «sacrifice d'Iphigénie» et «toutes les idées sublimes d'Homère et de Pindare». Il corrige même les déclarations concernant non seulement la soi-disant exclusion des femmes de la vie sociale grecque, mais encore le manque d'amitié dans l'amour», en rappelant le sentiment de Périclès pour Aspasia, la tendresse des adieux d'Andromaque et d'Hector dans *l'Iliade*. Ses objections ne sont empreintes ni de pédantisme, ni de suffisance ; elles sont discrètes, formulées sous la forme de questions, souvent teintées d'une fine ironie trahissant sa compréhension et son amitié. Dans cette suite de critiques et de réfutations apparaissent constamment des approbations, voire des louanges enthousiastes devant certaines remarques de l'auteur. Ce que Meister apprécie surtout chez Mme de Staël – non seulement quant à *De la littérature* – c'est son «esprit», son «ingéniosité», son éloquence et la rhétorique de son argumentation. Néanmoins il ne laisse aucun doute au lecteur sur son scepticisme devant les idées de Mme de Staël sur la perfectibilité de l'esprit humain : «Et combien d'erreurs en pratique n'a-t-on vu résulter de cette facilité même à généra-

liser si rapidement toutes les idées, quelque dépendantes qu'elles fussent de leurs modifications individuelles ou locales» – insère Meister dans une citation de *De la littérature* (312v°). Ailleurs il précise : «Si les principes de la philosophie moderne, si la révolution et les guerres que ces principes ont amenées devaient continuer de ravager l'Europe, en bouleverser tous les empires, y détruire toutes les véritables bases de l'ordre social, couvrir cette partie du globe de ruines, de débris et ne recueillir que quelques faibles restes, de son antique civilisation dans un autre hémisphère, les philosophes de ce nouveau monde, pourvu qu'ils eussent l'éloquence de Mme de Staël, ne manqueraient pas non plus de prouver alors que tant de désastres furent absolument indispensables pour faire participer ce nouveau monde à tous les avantages de la société civilisée, et qu'en faisant fausse route dans nos nouvelles théories politiques, nos plus absurdes sophismes ont cependant hâté le plus heureusement du monde les progrès de l'esprit humain vers un meilleur ordre des choses, *é sempre bene*. Ces philosophes pourraient avoir également une apparence de raison. Mais les malheurs et les dangers qui nous menacent en sont ils moins réels, moins déplorables?» [314r°-v°] Mais Meister ne serait pas moraliste s'il ne concédait pas à l'esprit le penser absolu ; en témoignent les remarques suivantes : «Mme de Staël a trop d'esprit pour ne pas se laisser séduire souvent par l'éclat des paradoxes du siècle. Mais elle en a trop aussi pour ne pas être ramenée sans cesse à la vérité, du moins par la rectitude de ses sentiments ; et sa manière même de soutenir une opinion hasardée, annonce presque toujours une raison aussi profonde qu'ingénieuse et spirituelle.» (314v°)

<sup>13</sup> *Etudes sur l'homme, dans le monde et dans la retraite*, Paris, Ant.-Aug. Renouard, l'an XII – 1804.